

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Ernest CASTELLA

Rêves brisés (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 241-245

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Rêves brisés

(suite)

La nature est calme : une brise légère agite les touffes d'herbe drue, les corolles ciselées des lis martagons, les chatons noirs des vanilles. Des moustiques dansent dans l'air. Le soleil, encore haut à l'horizon rose faiblement les glaciers lointains et argente la minuscule nappe d'eau du lac Frenex.

Hubert s'avance prudemment derrière les rocs, sûr de son pied, confiant dans son solide alpenstock. A deux pas de l'étroit sentier commence l'effrayante paroi à pic, haute de 500 mètres et partagée à mi-hauteur par une corniche inaccessible où poussent des buissons de rhododendrons.

Et l'alpin s'en va, attentif, tâtant de son bâton les pierres branlantes et parfois, après un pas difficile s'arrête, regarde le chemin déjà parcouru, le chemin à faire, et dans cette courte pause dirige son regard vers l'est, vers Gelay.

Soudain, il voit tout rouge, un frisson glacial saisit ses membres, à son front perle une sueur froide : son pied a manqué, Hubert Vallotin se tue !

Avec la rapidité d'une pierre qui dévale, son corps roule le long de la déclivité en foulant les herbes, rebondit sur une roche arrêtée à mi-côte et va s'abattre sur la corniche en faisant craquer sous son poids les buissons desséchés. Hubert Vallotin n'est plus. . . . Déjà, sur la blessure hideuse de son front, sur les plaies béantes de son torse, les grosses mouches à tête verte viennent boire le sang qui s'épaissit. A chaque souffle de la brise du soir, une anémone trempe obstinément sa corolle dans la flaque rouge qui teint les rares cailloux...

A ce moment sur le banc du jardin à Gelay, Angèle lit en souriant la dernière lettre d'Hubert.

Ma chère Angèle,

Nous partons demain pour les manœuvres en montagne ; ce sont les dernières pour moi. Ne crains rien il ne m'arrivera aucun mal, mon bon ange qui m'a toujours gardé dans mon service dangereux de chasseur alpin, veillera encore sur ton Hubert.

Encore 3 mois et je suis à toi pour toujours.

Elle plie la lettre et reprenant le tricot commencé, pense toute seule au revoir prochain.

IV

Le lendemain, quand elle apprit la nouvelle affreuse, elle tomba comme une masse sur le reps cramoisi du canapé, et quand son évanouissement prit fin, la crise de larmes commença. A demi folle, elle fit sortir de sa chambre l'Oncle Sylvestre et s'enferma dans la pièce.

Aux éclats de sanglots qui l'étouffaient, succédaient de courts moments où ses yeux rougis par la douleur, brillants sous les larmes, regardaient vaguement les nœuds bruns du plancher, les solives du plafond, une statue de Marie qui se dressait toute blanche sur l'angle luisant d'un vieux bahut. Et puis, dans un accès subit elle se précipita vers le guéridon où s'alignaient la photographie d'Hubert, le bouquet d'immortelles, la boîte de coquillage, le bloc de cristal, prit à deux mains ces souvenirs, chers autrefois, cruels maintenant et les jeta épars dans un tiroir entr'ouvert, et sentant que l'air lui manquait, que les sanglots, serrant sa gorge, oppressant sa poitrine haletante, allaient l'étouffer, elle sortit, traversa le clos et sans but, pleurant, gémissant, se lança dans la campagne.

Craignant la folie, l'Oncle Sylvestre la rejoignit à la course.

— De grâce Angèle, rentre, ta tête est malade, rentre petite, rentre ! !

Elle le regarda, lui mit au cou ses deux bras tremblants et murmura :

Il est mort ! il est mort ! on ne l'a pas retrouvé : Et d'une

voix plus forte où l'émotion et la douleur mettaient une intonation suppliante elle reprit :

Oncle, mon bon oncle, donnez-moi de l'argent, je veux partir, je partirai ce soir pour la Maurienne : Je veux le voir ! on doit le trouver. Non, ne venez pas avec moi, je ne suis pas folle, je veux aller seule, toute seule ! oh mon oncle, voyez je suis plus calme. »

Elle était moins fiévreuse. Sous l'effet du grand air ses nerfs agités semblaient se calmer ; à la crise succédait l'épuisement. Il semblait que son cœur qui n'avait jamais souffert de la sorte n'avait plus de ressort, et qu'il ne battait plus que faiblement dans sa poitrine.

Deux heures plus tard, Angèle partait pour la Maurienne.

V

Le même soir elle arriva à St-Jean de Maurienne et le lendemain, après un trajet en poste jusqu'à Verrier, elle commença son calvaire, sa marche vers le Valdonnet.

Dans son cœur, où la douleur avait fait une blessure, large, vive, saignante, elle cherchait des débris d'espoir, quelques doutes, un réconfort. Hubert tué ! Hubert mort ! Non, ce n'était pas possible ! Il pouvait s'être égaré dans la nuit, errer encore sur le massif du Prévaudan. Non, il avait le pied trop sûr, lui, le caporal d'Alpins pour se tuer là où chaque année passaient de nombreux touristes. On ne l'avait pas retrouvé : on ne l'avait pas vu mort, rien ne prouvait qu'il n'était plus !

Et à ces moments où l'espérance la leurrait succédaient les cruels instants de désespoir rendus plus durs encore au souvenir des détails qu'elle avait recueillis de la bouche même d'officiers rencontrés à Verrier. Deux compagnies avaient fouillé dans tous les sens le Prévaudan — on avait rien trouvé !

Alors elle s'arrêtait, menaçait de son poing nerveusement crispé la montagne, la tueuse qui souriait dans le

petit matin, murmurait des appels, des prières, des plaintes de démente.

Tout à coup l'épuisement nerveux lui engourdit les jambes, elle tomba inerte sur le gazon. Pourquoi aller plus loin, puisqu'on ne savait où il était ?

Elle resta là, assise près des chardons plats qui étalaient sur le sol leurs étoiles dentelées. A sa droite, les pans à pic du Prévaudan formaient d'immenses parois, effrayantes dans leur escarpement.

Et elle se figurait Hubert étendu, glacé, raide sur une des corniches. Dans sa tête qui lui faisait mal, où le sang battait aux tempes, elle le voyait lui — le promis, lui le très aimé, lui, tout son rêve, les pieds pendant dans le vide, les yeux vitreux chavirés dans l'orbite. Elle voyait sa main crispée enfonçant dans le sol noir ses ongles bleuis. Et vers les parois de roc elle envoyait de douloureux baisers à l'amant disparu. « Hubert ! Hubert où es-tu ? Hubert je t'aime, Hubert, je pleure ! »

Des corbeaux tournoyaient en croassant dans l'immense cirque de rochers et elle comprit que ces mangeurs de chair savaient peut-être eux, où il était, et que sur la corniche où gisait son amant ils allaient commencer bientôt un épouvantable festin. Elle tressaillit.

Soudain un détachement d'alpins parut sur la pente. Elle se leva, courut vers l'officier et lui dit en domptant ses larmes :

Je suis Angèle, la promise d'Hubert ; où est-il ? l'a-t-on retrouvé ? »

— « Pauvre enfant, on a cherché dans toutes les directions, on ne l'a pas vu... Vos plaintes me font mal, mais, voyez-vous, on a fait tout ce qui est humainement possible pour le retrouver. Rien, rien..... »

Nous redescendons sur Verrier, ne restez pas sur la montagne, c'est inutile, venez avec nous. »

Elle suivit le groupe.

Les quinze hommes, des camarades d'Hubert, déjà attristés par la disparition du malheureux se turent devant cette douleur, respectant les larmes d'Angèle, et l'un d'eux, un grand blond qui avait aussi une « payse » au village, rêva tout le long du chemin.

VI

Revenue à Verrier, Angèle ne put trouver le calme dans la chambre de l'auberge, et, vers le soir, vint errer sur le chemin des « Gorges ».

Une petite chapelle se dressait au bord du sentier, sous les hauts sapins : elle y entra.

Devant le grand Christ qui, à côté de l'autel dressait dans l'ombre la silhouette de son corps maigre et de ses bras en croix, elle tomba à genoux anéantie. Et aux pieds de Jésus consolateur, elle formait dans la demi obscurité de l'oratoire, une masse confuse d'où sortaient des hoquets, de brefs sanglots, les bruits divers de l'orage qui s'agitait dans son âme. Humblement, tristement elle murmurait toutes ses prières de jeune fille.

Angèle la dolente, tout bas, parlait à Dieu. Elle qui n'avait plus d'amour ici-bas, Angèle confiait à Dieu ses peines, le martyr de son cœur. Et ses pater, et ses avés lui disaient : Mon Dieu je suis une humble paysanne de Savoie. Mon Hubert gît sur les rocs du Prévaudan ! Mon Dieu je souffre, mon Dieu je pleure. Vous qui consolez, vous qui guérissez, secourez-moi. Mon Dieu j'ai rêvé, j'ai fait des plans d'avenir, j'étais heureuse : à vos pieds maintenant je souffre ! Mon Dieu, Sainte Marie, secourez-moi, sauvez celui qui n'est plus.

Mon Dieu je vous offre mes peines, Mon Dieu je vous offre mon cœur torturé, Mon Dieu je vous offre mes rêves brisés !

Au dehors, le murmure d'un ruisseau chantant sous les fougères, rompait seul le calme immense de la nuit.

Ernest CASTELLA.